

≡ *Quand tu marches, marche. Assis, sois assis. Surtout n'hésite pas.*

Yun-Men

Ce dernier péché a ses caractéristiques propres, mais il comporte des aspects de tous ceux que nous avons considérés jusqu'à présent. On pourrait le décrire comme un état qui nous rend susceptibles de succomber à tous les péchés à la fois, comme submergés par une cascade de pensées et d'émotions inopportunes. Plus précisément, **j'entends par « relâchement » le sentiment de ne plus avoir le contrôle de la partie, soit parce qu'on s'égaré, soit parce qu'on ne maîtrise plus ses nerfs, soit parce que nos souvenirs nous jouent des tours sur le plan émotionnel (« échos »).** J'ai choisi ce nom pour traduire cette sensation de manque de cohésion, d'incapacité à se concentrer qui en est la caractéristique.

Il s'agit en fait du péché que l'on trouve à la base d'un phénomène apparemment inexplicable, qui s'appelle « **perdre le fil** ». En anglais britannique, on utilise l'expression *losing the plot*, alors que les Américains disent *losing the thread*. Je préfère la première version, car il s'agit bien ici de perdre le fil de l'intrigue (*plot*), ce qui suggère l'idée d'une histoire qui se déroule, histoire dont nous sommes les personnages principaux, moyennant quoi il nous incombe de garder le fil de l'in-

trigue, et d'y contribuer. J'aime cette idée, notamment pour son côté émotionnel. De fait, le mot *plot* a quelque chose de théâtral, il y a du suspense, alors que le mot *thread* (fil) m'évoque plutôt le raccommodage.

Nunn (dans *Les secrets de l'efficacité aux échecs*, page 16) estime que l'on perd souvent le fil de la partie « parce que l'on tend à garder la même évaluation d'un coup à l'autre ». Le principe, qui correspond à ce que je disais au premier chapitre, c'est que le joueur humain tend à produire une évaluation avant de calculer. En conséquence, il regarde plutôt les variantes en fonction de leur pertinence par rapport à cette évaluation initiale, ce qui, d'après Nunn, est fondamentalement douteux en ce sens que le joueur ne part pas d'une analyse concrète de la position. J'appellerai ce phénomène « **théorie de la gueule de bois de Nunn** » : l'erreur commise à un moment donné (une soirée trop arrosée) a des conséquences négatives ultérieurement (maux de tête le lendemain matin).

La remarque de Nunn est bien utile. En effet, ce mode de réflexion a tendance à nous faire perdre le fil de la partie (même s'il peut s'avérer très utile, comme l'observe Nunn lui-même, pour élaguer l'arbre des variantes). J'ai pourtant toujours eu le sentiment que ce phénomène – perdre le fil – a bien d'autres facettes, et qu'il concerne au moins autant les émotions et la mémoire

que les processus de réflexion. Je reviendrai naturellement sur la « théorie de la gueule de bois de Nunn », mais auparavant j'aimerais explorer la question de la tension nerveuse aux échecs, voir ce qui se passe quand un joueur s'écroule, comprendre pourquoi on part à la dérive et quel genre de tours nous joue notre mémoire. Il me semble que tous ces éléments contribuent à cette sensation de relâchement que nous autres joueurs d'échecs ne connaissons que trop.

« Transferts de tension » et « détournements de neurones »

≡ *Le jeu moderne exige cette tension. Elle est insupportable pour un humain normal.*

GM Viktor Kortchnoi

Vous arrive-t-il parfois de vous sentir totalement hors de contrôle ? Tellement submergé par la colère, la convoitise, la joie, l'excitation ou l'anxiété que vous n'arrivez plus à réfléchir normalement, vous sentant étrangement détaché de vos actes ? Cela se produit plus souvent qu'on ne le pense, et les récents développements en neurosciences suggèrent qu'il est possible de perdre littéralement toutes ses facultés rationnelles dès lors qu'elles sont envahies par l'émotion.

Ces avalanches émotionnelles portent un nom, **détournement de neurones** (*neural hijackings*). Leur réalité et leur importance ont été démontrées par les recherches du docteur Joseph Le Doux, telles qu'il les a présentées dans son livre

The Emotional Brain (1998). Il semblerait qu'à de tels moments, le système limbique proclame l'état d'urgence, réquisitionnant alors le reste du cerveau. Le « détournement » se produit presque instantanément, déclenchant la réaction à peine un (crucial) instant avant que le néocortex, c'est-à-dire le cerveau pensant, ait eu le temps de saisir ce qui se passait, et bien longtemps avant qu'il ait le temps de décider si le stimulus en question constitue une menace. Ce qui définit ces détournements, c'est qu'à posteriori, les personnes concernées ne savent pas ce qui les a pris. Tout se passe comme si le cerveau détectait une urgence sans notre consentement et disposait d'un raccourci normal permettant au « complexe amygdalien » (une paire de structures interconnectées, situées au-dessus du tronc cérébral et dont on pense qu'il s'agit en gros du « siège de l'émotion ») de contrôler notre réaction alors même que le néocortex en est encore à peser le pour et le contre. En termes évolutionnistes, on conçoit que c'est un mécanisme précieux pour la survie, puisqu'il nous permet de réagir au danger avant d'en être réellement conscient.

En termes échiquiers, les effets peuvent également s'avérer bénéfiques en ce sens que l'on évitera d'emblée certaines lignes considérées comme défavorables par notre mémoire émotionnelle. Toutefois, la plupart du temps ces détournements nous font surtout perdre le fil de la partie, et parfois la partie elle-même. De fait, dans la tension de ces moments-là, le joueur d'échecs a tendance à perdre le fil d'une manière qui rappelle furieusement les détournements de neurones. Quand Kasparov s'est incliné

contre Ivan Sokolov à Wijk aan Zee 1999, par exemple, la position – pourtant théorique – était particulièrement tranchante et tendue lorsque Kasparov s’est fourvoyé en jouant 21...♖xh7 au lieu de 21...♙f8, préconisé par la théorie. Après la partie, Kasparov expliqua que s’il n’avait pas joué 21...♙f8, c’est parce que « son système nerveux s’était complètement écroulé », expression qui me semble très bien décrire l’expérience que j’en ai.

La relation entre le système nerveux et le système amygdalien n’est pas entièrement éclaircie, mais intuitivement, quand on pense à un système nerveux qui s’écroule, on a un peu l’image de quelqu’un qui est submergé par les émotions. Il est certain que celui qui possède des nerfs d’acier risque moins le « détournement ». Cela me rappelle une déclaration de Spassky sur sa défaite contre Fischer à Reykjavik en 1972. Je ne me souviens pas précisément des termes employés, mais il affirmait que s’il était en excellente santé au début du match, en revanche il était déjà à bout de nerfs, et que cette faiblesse du système nerveux était la cause principale de sa défaite. Il serait intéressant d’analyser à nouveau ce match dans le seul but de déterminer combien de fois Spassky s’est fait « détourner les neurones » !

Il faut préciser que ces détournements sont plutôt rares en temps normal. En général, le cerveau pensant se conduit en patron, c’est seulement en cas « d’urgence », sous toutes ses formes, que le mécanisme de détournement entre en scène et prend les décisions à notre place. Précisons que ces « urgences » sont également déclen-

chées par des émotions positives extrêmes. Donc, un état d’excitation irrésistible sera de nature à infliger au système un choc tel qu’il ressentira le besoin de « détourner » le cerveau pour le protéger de cette extrémité, même si elle ne constitue pas une menace à proprement parler. Or il se trouve que **la partie d’échecs n’est pas une situation que l’on peut considérer comme normale pour un humain ; l’attention qu’elle engendre pousse souvent le cerveau à déclarer l’état d’urgence.**

En outre, d’autres spécialistes du cerveau ont montré que lorsque nous percevons quelque chose (disons une nouvelle position), durant les premières millisecondes, non seulement nous comprenons inconsciemment de quoi il s’agit (« échec ! »), mais nous décidons si cela nous plaît ou non (« c’est juste un échec »). Il semblerait que l’inconscient cognitif soumette à notre conscience non seulement l’identité de ce que nous voyons, mais aussi une opinion sur la chose. On peut dire, à la lettre, que nos émotions ont leur propre opinion, élaborée indépendamment du cerveau pensant.

Toutes les émotions ne se fraient pas directement un chemin vers l’amygdale, mais parmi celles-ci, on trouve les plus élémentaires, les plus chargées aussi, comme la peur et l’anxiété. Ce sont précisément les émotions auxquelles sont soumis les joueurs d’échecs durant une partie, et même si je sais que cela peut vous poser des problèmes considérables devant l’échiquier, je ne suis pas certain que mes conseils pèsent bien lourd face aux millions d’années d’évolution qui ont engendré votre circuit synap-

En ce qui me concerne, la tension est ici à son comble car dans ce match en six parties, nous sommes à égalité et j'entends profiter de la position prometteuse que j'ai obtenue dans l'ouverture pour placer mon adversaire dans la position inconfortable d'être obligé de l'emporter à la dernière partie. Les choses ne sont pas claires, mais j'aime bien ma position à cause de l'activité supérieure de mes Tours (à l'époque, je ne suis pas assez expérimenté pour m'inquiéter de la paire de Fous). Soudain, j'entrevois une idée prometteuse contre laquelle mon adversaire ne semble pas avoir de défense convaincante – me voilà tout excité.

29. ♖h3! b4?

Ce coup est perdant. Les Noirs ont un certain retard de développement (donc de temps) et il faudrait peut-être céder un peu de matériel pour le rattraper. Il fallait envisager 29... ♜gd8!?, qui empêche ma Tour d'utiliser la case d7 et réduit la puissance de feu au prix du pion h7. Les Blancs sont clairement mieux ensuite, mais la paire de Fous offre des compensations, et même s'il s'agit d'un bon pion de plus, c'est tout de même un pion h, qui sera difficile à exploiter. Après 30. ♖xh7 ♜d5! nous avons :

a) 31. e4 ♜xd1+ 32. ♜xd1 e5 semble périlleux pour les Noirs, mais il n'y a pas de percée évidente et la case e4 est affaiblie. C'est aux Blancs de prouver qu'ils ont quelque chose avant le contrôle de temps.

b) Après 31. a3 ♜ad8 32. ♜xd5 ♖xd5, les Noirs sont bien dans la partie.

30. ♖h5+ ♔e7

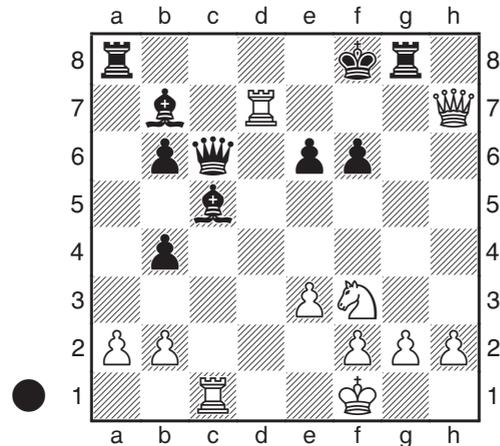
30... ♔f8 ne vaut pas mieux : 31. ♙xb4! ♖b5+ 32. ♔g1 ♖xb4 33. ♜d7 ♙e7 34. ♗d4! ♙d5 35. ♜xd5.

31. ♙xf6+!

En jouant ce coup, j'ai ressenti une vague de soulagement mêlée d'une certaine impatience de voir la partie se terminer rapidement. Je me suis certainement rendu coupable d'autocongratulation, comprenant que j'avais plutôt bien joué. Je n'arrivais pas à me calmer, d'autant que nous étions maintenant en crise de temps réciproque : il ne nous reste que cinq minutes à chacun pour atteindre le 40^e coup.

31... gxf6

Ou 31... ♔xf6 32. ♖g5+ ♔f7 33. ♗e5+.
32. ♖xh7+ ♔f8 33. ♜d7 (D)



Je me sais totalement gagnant, mais je crois que compte tenu de l'état d'excitation où je me suis mis, le risque de détournement est déjà présent. À ce moment, Julian semble très mécontent de lui – il admettra par la suite que 31. ♙xf6+ l'a pris par surprise. D'un air farouche, il regarde à gauche, puis à droite, constate qu'il ne reste qu'une chose à faire, et poursuit le combat.

33... ♖xd7 34. ♖xd7 ♙d5

Tout s'est déroulé très vite et je dois

admettre que mon rythme cardiaque s'est un peu emballé à ce stade. Tout à coup, me voilà en mesure de remporter ce match, moi le jeune joueur de 19 ans qui, depuis son plus jeune âge, suit dans les magazines les exploits d'Hogdson : je n'étais peut-être pas prêt pour un succès de cette ampleur. Quoiqu'il en soit, la tension est devenue insupportable, mon système nerveux demande grâce. Désireux de soulager cette tension corporelle, je joue alors rapidement une ligne qui semble liquider la tension sur l'échiquier. En fait, il faut vraiment qu'il joue de manière très coopérative pour que la partie se termine là-dessus, mais il semblerait que la décision ait été prise par mon cerveau émotionnel avant que mon cerveau pensant ne lui mette le grappin dessus.

Autre curiosité : à l'analyse, après la partie, Julian considérera que les choses n'étaient pas si claires, manipulant pensivement ses Fous comme pour bien faire comprendre qu'il ne fallait pas les sous-estimer ! Visuellement, il est certain qu'ils font forte impression, ce qui n'est pas rien quand on manque de temps. Il n'empêche que les Noirs sont complètement perdus et que j'ai le choix entre plusieurs gains relativement simples. Julian est connu pour son optimisme, et apparemment, c'est excellent pour les nerfs ! Voilà ce que je trouve extrêmement instructif : pendant que je m'infligeais presque une crise cardiaque à force de me répéter « Je suis gagnant ! Je suis gagnant ! », Julian ne s'est même pas dit « Je suis perdant ». Il s'est contenté de faire ce qu'il avait à faire, appréciant au passage les aspects positifs de sa position.

35.e4??

Il m'est bien difficile de justifier ceci, si ce n'est en disant que ma première pensée fut 35...♙xe4 36.♖xe6 avec des menaces écrasantes, comme si mon système nerveux disait : « OK, OK, ça paraît bon... peu importe, tu es gagnant de toute manière, dépêche-toi simplement d'en finir. » Plus généralement, c'est une erreur fréquente en crise de temps que de se focaliser sur certaines variantes et de croire que les meilleurs coups sont ceux qui induisent une réaction forcée, comme les échecs ou les prises. La mise à mort la plus propre doit être 35.♖h7!, avec pour menace principale ♘h4-g6.

35...♗g7!

Ah. Je ne m'attendais pas à cela, or il l'a joué très vite. Entrevoiant une finale prometteuse, j'utilise alors une bonne partie du temps qu'il me reste à décider s'il faut garder la Dame ou non.

36.♖b5

J'aurais joué ce coup plus rapidement si j'avais vu venir 35...♗g7, mais, par crainte de gâcher ma position (j'avais raté plusieurs occasions dans ce match), je me laisse distraire par une alternative plus sûre. J'entends la pendule qui tourne, et quand finalement je me décide pour 36.♖b5, je ressens un cocktail de regrets (35.e4?), d'anxiété (il reste peu de temps et je sais qu'il y aura d'autres erreurs), de confusion (position bizarre, comment clarifier ?), d'impatience (cette partie devrait être terminée, finissons-en), avec deux doigts d'adrénaline, le tout mixé au shaker. Julian, en revanche, reprend visiblement du poil de la bête, se demandant peut-être si ce n'est pas son

